

Agnieszka LOSKA*

Identité et corporalité de la femme-mère dans *Le corps d'après* de Virginie Noar et *Maternité* de Françoise Guérin

Identity and corporality of woman-mother in Virginie Noar's *Le corps d'après* and Françoise Guérin *Maternité*

Abstract: Becoming a mother is a unique and multidimensional experience for the woman. However, it would be simplistic to state that motherhood affects her life as much as her body. This is why contemporary writers more and more often address in their novels the theme of matrescence and motherhood to show how the stage of becoming a mother changes the female life. Revealing this exceptional period, they look at the emotions and thoughts of a woman-mother as well as her relationships with others and the perception of her changing body. In their novels, Virginie Noar (*Le corps d'après*) and Françoise Guérin (*Maternité*) not only reveal the hidden emotions and thoughts of the woman-mother but also depict how the bodily changes influence her and her whole life.

The article focuses on three significant stages of motherhood: pregnancy, giving birth, and lactation. Based on a feminist critical approach (Badinter, Froidevaux-Metterie, Irigaray) and on psychoanalytic theories (Bydlowski), the study presents how important the female body is to the mother-woman's identity.

Keywords: maternity, matrescence, Guérin, Noar, feminine identity, lactation, pregnancy.

La maternité est un phénomène hétérogène qui bouleverse la vie entière d'une femme dès qu'elle tombe enceinte. Cette expérience exceptionnelle affecte ses émotions, ses pensées, son corps ainsi que sa relation avec les autres et elle-même. Alors, elle déclenche à la fois des changements professionnels et personnels. Sans doute, c'est la raison principale pour laquelle la thématique de la matrescence¹ et de la maternité attire de plus en plus souvent des écrivaines qui tentent de montrer comment l'étape de devenir mère change la vie féminine. En l'abordant,

* Assistant Professor at the University of Silesia, Poland. Email: agnieszka.loska@us.edu.pl

elles se penchent sur tous les problèmes auxquels une femme-mère doit faire face. Pour les accentuer, les romancières montrent, à maintes reprises, que la complexité de ce temps est étroitement liée à la transformation du corps féminin durant et après la grossesse.

Luce Irigaray, dans son œuvre *Le corps-à-corps avec la mère*, constate qu'aucune femme n'est obligée de renoncer à être femme pour être mère (Irigaray 1981, 27). Toutefois, les deux écrivaines françaises contemporaines, Virginie Noar et Françoise Guérin dévoilent, dans leurs romans, récemment publiés, à quel point il est difficile de rester une femme en devenant mère. En plus, trahissant les émotions négatives et les pensées indicibles de leurs protagonistes, Noar et Guérin dépeignent comment le changement corporel forcé par la grossesse pèse sur leur identité.

Le corps d'après (2019) de Virginie Noar est un monologue d'une mère qui témoigne de l'expérience de la grossesse et des premiers mois avec sa fille. Elle parle de sa relation avec son partenaire, des sentiments qu'elle a envers l'enfant et, avant tout, de son corps féminin. Dévoilant ses réflexions, elle se rappelle en même temps sa jeunesse, le temps de sa puberté et de sa sexualité naissante. Ainsi, le lecteur observe l'énormité des transformations, à la fois identitaires et corporelles, qu'elle subit en devenant mère.

Maternité (2018) de Françoise Guérin, contrairement au roman de Noar, est un récit écrit à la deuxième personne ce qui souligne dès le début, la distance du protagoniste à sa maternité et à tous les changements qu'elle implique dans sa vie. Clara est une femme d'affaires à succès, bien ordonnée, qui mène une existence idéale avec son mari, un homme ordinaire. Elle bannit l'imprévisibilité, l'improbable et l'insuffisance de sa vie. Tout change, quand elle décide d'avoir un enfant. Dès lors, elle affronte des difficultés incitées par la grossesse et la naissance de sa fille.

Ces deux romans ne traitent pas uniquement du rôle de la mère et de son lien avec l'enfant. En se concentrant sur les pensées et les émotions de leurs personnages principaux, ils montrent leurs changements identitaires et leur attitude envers des changements corporels. C'est pourquoi, ces deux récits peuvent être considérés comme écriture de la «maternalité²». De plus, puisqu'ils appuient sur la corporalité de leurs protagonistes, ils s'inscrivent également dans la conception de l'écriture-femme de Béatrice Didier qui insiste sur la présence du corps dans la création féminine³.

Ce lien étroit entre l'identité des protagonistes et leur corps se manifeste d'abord à travers leur ventre et, après l'accouchement, à travers leurs seins. L'accouchement est un moment crucial, un «moment initiatique» (Bydlowski 2020 : 15) qui, en changeant leur perspective, divise leur vie en deux étapes différentes. Avant l'accouchement, elles se

concentrent sur leur ventre qui ne leur appartient plus et dont la croissance les approche d'une nouvelle vie en tant que mère. Une vie qui ne se relève être qu'une éphémère vision de leurs attentes. Après l'accouchement, elles remarquent qu'elles n'arrivent pas à récupérer leur corps à cause de l'allaitement. N'ayant pas l'exclusivité sur leur corps, car elles doivent le partager avec leur enfant même après leur naissance, elles ressentent profondément la redéfinition de leur identité de mère.

L'objectif de la présente étude est alors une tentative de montrer à quel point l'identité de la femme-mère est liée à sa corporalité et comment sa vie entière est affectée par les changements corporels et identitaires impliqués par les trois étapes, purement corporelles, de la maternité : la grossesse, l'accouchement et l'allaitement⁴.

Avant: le ventre

Puisque « [l]es responsabilités maternelles commencent dès la conception de l'enfant » (Badinter 2010, 96), la grossesse peut être considérée comme la première phase de la maternité. Ces neuf mois qui précèdent l'accouchement et la naissance du bébé paraissent être une période de préparation, surtout pour la femme qui doit s'approprier à son nouveau rôle de mère. Au début, la grossesse reste invisible à l'extérieur, la femme peut la cacher sous les vêtements. C'est pourquoi, les deux protagonistes de romans analysés semblent contester le fait d'être enceinte ainsi que les changements qui se produisent dans leur corps. Pendant ce temps, l'héroïne de Noar ne cesse de poser des questions quasi-philosophiques sur la grossesse : « Comment est-ce possible qu'un tel bouleversement biologique, métaphysique, soit si invisible ? Si imperceptible ? » (Noar 2019, 14), tandis que Clara de Guérin essaie le plus longtemps possible de « dissimuler le discret arrondi sous les pans de [s]a veste » pour ne pas « affronter les regards sur [s]on ventre, devenir objet de curiosité, de sollicitude, de compassion même » (Guérin 2018, 613). Sans aucun doute, c'est surtout le ventre féminin et son arrondissement qui trahissent que la femme va bientôt devenir mère.

Pour la protagoniste de *Corps d'après*, même si elle considère son ventre de la femme enceinte comme son « étrange étranger » (Noar 2019, 34), la grossesse est avant tout le temps d'attente et de réflexion. Ne pouvant pas voir ou toucher son bébé, elle commence à nouer une relation intime avec son corps qu'elle partage avec lui : « Quatre mois que je suis devenue corps habité, suspendue dans l'attente incertaine d'une vie à venir. Dans approximativement cent cinquante jours, je serai transformée en corps déshabité devenu mère » (Noar 2019, 49). Cette relation lui permet

d'appréhender la maternité comme une ressource ou un accomplissement et de se sentir « comme l'autrice d'un processus créatif qui lui confère pouvoir, solidité et validité, elle peut alors en tirer un certain sentiment du respect de soi » (Froidevaux-Metterie 2021, 306) : « Mes seins ont doublé de volume, mon ventre s'est arrondi, alors, avec ce corps habité, j'ai soudain le sentiment d'être invincible. Forte. Puissante » (Noar 2019, 58).

En même temps, son ventre habité et son corps élargi l'effraient, car elle a peur de l'accouchement et de la douleur qui l'accompagneront. La peur qu'elle éprouve est étroitement liée au changements identitaires qui surviennent chez elle. D'un côté, elle sait qu'elle sera mère :

Un bébé devenu Elle. Elle, se transforme. Elle, me transforme. Elle fait de moi une femme mère. Elle me fabrique corps merveilleux. Elle a besoin de moi comme j'ai besoin d'elle. Elle naîtra seulement lorsque je naîtrais d'être sa mère. (Noar 2019, 57)

Toutefois, de l'autre, elle ne veut pas perdre son identité d'avant, celle d'une femme :

J'ai peur de céder à l'épuisement.
J'ai peur de m'égarer, de m'effondrer.
J'ai peur du corps d'après, de lâcher prise, d'avoir trop peur. (Noar 2019, 99)

Si l'héroïne de Noar éprouve un éventail de sentiments contradictoires, sa peur se mélangeant avec l'euphorie et la conviction d'être exceptionnelle et irremplaçable, la protagoniste de Guérin cache ses émotions envers sa grossesse et son enfant. Elle ne les trahit qu'à travers son comportement et sa relation avec son corps changeant. Sa distance émotionnelle se manifeste dès le début de la grossesse. Clara non seulement utilise la deuxième personne pour relater son expérience de la maternité, mais aussi en racontant sa visite chez le médecin, elle parle d'« un corps » et d'« un ventre » comme s'ils ne n'étaient pas les siens :

Coincée entre le lit d'examen et les étagères couvertes de dispositifs médicaux, tu rhabilles maladroitement un corps dont tu méconnaissais l'usage et les contours. En boutonnant ton pantalon, tu frôles un ventre dont la rondeur nouvelle te glace. C'est une verrue, une excroissance suspecte, il vaudrait mieux réaliser une excrèse avant qu'il ne soit trop tard. (Guérin 2018, 455)

Bien que Clara essaie d'accepter son ventre et d'appriivoiser sa grossesse, elle souligne, à maintes reprises, que cette situation la dépasse. Enceinte, elle se sent laide, oppressée par « l'ampleur nouvelle de [s]on ventre » (Guérin 2018, 751). Son ventre grossissant, « exubérant » (Guérin 2018, 849), est pour elle une « monstrueuse excroissance » (Guérin 2018, 943). Il lui apparaît même comme « un monstre tendu entre le monde et toi, une singulière anomalie » (Guérin 2018, 827)⁵. Puisqu'elle n'arrive pas à accepter son corps qui change, elle rejette son mari : « Depuis le début de ta grossesse, tu te refuses à lui et t'arranges pour qu'il ne t'aperçoive pas dans ta nudité déformée » (Guérin 2018, 751). De plus, chaque manifestation de la présence de l'enfant dans son ventre semble l'effrayer : « Et que tu n'aimes pas ce mouvement étranger à l'intérieur de toi. On dirait des vagues, des bulles, une anguille qui se faufile sous la peau de ton ventre. C'est si bizarre... » (Guérin 2018, 639). Pour elle, sa grossesse paraît être une transformation irréversible. Elle est même persuadée que son corps lui échappe et n'appartient qu'à son enfant, car son rôle ne se limite qu'à survivre : « D'ordinaire, tu te poses du bout des fesses, peu encline à offrir du confort à ce corps-véhicule, ce corps-outil, ce corps-carcasse auquel tu ne concèdes rien » (Guérin 2018, 825). D'ailleurs, une observation similaire est exprimée par la protagoniste de Noar : « Je n'ai qu'à exister et c'est vertigineux [...]. C'est vertigineux, mon existence devenue indispensable » (Noar 2019, 58).

Même si Clara se concentre avant tout sur son corps, elle est aussi consciente que la naissance du bébé changera sa vie entière et qu'elle doit devenir mère. Elle l'affirme juste avant l'accouchement : « Lorsque tu prêtes l'oreille à ce qui gronde en toi, il ne s'agit pas d'être une bonne ou une mauvaise mère mais, bien en deçà, d'affronter l'inconcevable énigme d'être mère » (Guérin 2018, 923).

De prime abord, les deux protagonistes semblent avoir une attitude différente envers leur corps et leur grossesse. L'héroïne de Noar ne cesse pas de parler de ses émotions, souvent contradictoires tandis que Clara de Guérin reste distante envers sa maternité. Toutefois, en parlant de son corps, en particulier de son ventre, elle trahit qu'elle éprouve le même bouleversement émotionnel que la protagoniste de Noar. Leurs réflexions sur leur ventre et leur corps suggèrent que le corps maternel semble être la cause de la scission de leur subjectivité féminine; en outre, elles renvoient aux constatations de Simone de Beauvoir selon laquelle la complexité de la maternité reflète le mieux la situation de la femme enceinte, c'est le drame qui se déroule à l'intérieur de la femme, car il peut être ressenti par elle à la fois comme un enrichissement et comme une mutilation. D'ailleurs, la condition du fœtus est aussi ambiguë, car la mère en devenir le voit en

même temps comme une partie de son corps et un intrus dont la présence l'affecte contre son gré. (De Beauvoir 2003, 345)⁶. Néanmoins, les deux héroïnes savent que la grossesse n'est pas uniquement un changement corporel passager mais un changement qui influencera leur vie entière. Ressentant la peur et l'incertitude, elles contestent même leur situation, car elles se sentent emprisonnées dans leurs corps (Froidevaux-Metterie 2021, 306). Bref, elles sont persuadées que, dès que le ventre pointe, « la future mère ne s'appartient plus » (Badinter 2010, 101).

L'accouchement : l'utérus

Pendant la grossesse la femme ne se sent plus être elle-même à cause « des transformations physiques qui font que la femme enceinte devient différente de ce qu'elle était auparavant, radicalement différente » (Froidevaux-Metterie 2021, 305). C'est toutefois l'accouchement et la naissance du bébé qui est un événement le plus marquant, un moment de passage. La femme devient mère. Ce passage se manifeste brutalement et physiologiquement ce que souligne l'héroïne du *Corps d'après*. Elle décrit son accouchement sincèrement, avec une précision déchirante, ne cachant ni son aspect physique ni les émotions qu'elle ressent. Elle parle du sang qui coule de son intérieur, des contractions, de son vagin et de son rectum. Elle parle de sa peur et de la douleur inexprimable qui envahit son corps :

Je pousse encore encore encore. Et puis je sens. Ces chairs qui s'écartent, tirent, se déchirent pour laisser passer l'immensité. Je brûle, je hurle, je ne veux plus être là, je voudrais boire de l'eau et dormir, je retiens, j'ai mal. (Noar 2019, 132).

Malgré toutes les difficultés qu'elle éprouve, elle participe activement à la naissance de sa fille. Elle est persuadée que l'accouchement prouve sa puissance, elle a l'impression d'être « la plus forte du monde » (Noar 2019, 133). Pour elle, le moment de la naissance de sa fille est aussi le moment de sa naissance en tant que mère : « Elle est mon enfant et je suis sa mère » (Noar 2019, 134). Cependant, les premiers jours après la délivrance, elle n'arrive pas à accepter son corps « étranger » (Noar 2019, 139) qui « est faible et rompu » (Noar 2019, 137) , elle est « déchirée dedans » (Noar 2019, 137), son utérus est vide, « déserté » (Noar 2019, 227). De plus, en parlant de son corps, elle exprime encore une fois son inquiétude face à la maternité : « J'ai mal à mon corps devenu mère, enveloppe creusée de laquelle n'émergent plus que des tremblements acerbes » (Noar 2019, 147).

L'attitude de la protagoniste de Guérin pendant l'accouchement est complètement différente. Elle cache toutes ses émotions et rejette son corps. Elle choisit d'« abandonner [s]on corps » (Guérin 2018, 1033) et devient « une vraie poupée de chiffon » (Guérin 2018, 1032) qui accepte les décisions de ses médecins. Elle a envie de fuir, de « [p]artir et tout laisser derrière soi » (Guérin 2018, 1068). C'est pourquoi, on peut supposer qu'elle n'accepte pas sa transformation en mère comme la protagoniste de Noar. Pour elle, l'accouchement signifie « la fin du monde » (Guérin 2018, 1100). Elle ne s'autorise pas à sentir des émotions quelles qu'elles soient : « Depuis que le bébé est né, tu t'interdis de penser à la brûlure cruelle qui ravage, nuit et jour, les replis secrets de ton être » (Guérin 2018, 1417). Son utérus et la cicatrice d'épisiotomie ne sont que la physiologie et l'objet des examens médicaux. Qui plus est, elle n'est pas capable à se considérer comme mère : « Être mère. Tu te demandes ce que c'est. Ce qui pourrait attester que tu l'est. À l'évidence, accoucher ne suffit pas » (Guérin 2018, 1365).

Si les deux héroïnes ressentent l'accouchement autrement, il est pourtant possible d'observer que ce moment de passage est pour elles une expérience exceptionnelle qui marque leur corps et leur identité. La naissance du bébé change la perspective du corps féminin. Pendant la grossesse, c'est le ventre qui est la partie la plus importante. Après la délivrance, ce sont les seins qui deviennent indispensables. De plus, l'accouchement paraît être le début d'une autre vie totalement différente de celle qu'elles connaissent, d'une vie qu'elles doivent découvrir en tant que mère :

Il faut accoucher et se relever aussitôt comme si de rien n'était, alors que c'est toute la vie qui vient d'être bouleversée, définitivement changée. Personne ne prévient du changement, de la révolution que la maternité est pour une femme : dans sa vie, dans son couple, dans son corps. Un voile pudique est posé sur tout cela. (Abécassis 2005, 118-119).

Après : les seins

Dans notre culture, l'allaitement est présenté comme une expérience exceptionnelle qui permet non seulement de transmettre la meilleure nourriture au nourrisson mais aussi de nouer une relation unique entre la mère et son enfant. Toutefois, le dépendance complète de l'enfant au corps de la mère qui allaite peut être la cause de difficultés maternelles. La femme-mère peut se sentir dépossédée de son indépendance et, en conséquence, de son identité féminine. C'est donc l'une des raisons principales pour laquelle les héroïnes des romans analysés semblent contester la singularité du lait

maternel et insistent que la décision d'allaiter devrait rester un choix personnel de chaque femme.

Avant la naissance de son enfant, la protagoniste de Noar décide qu'elle ne va pas l'allaiter, elle ne veut pas « être une vache laitière » (Noar 2019, 86). Elle est persuadée que l'allaitement va la priver de sa liberté⁷ et de la possibilité de décider de son corps : « Les biberons en plastique n'ont pas été inventés pour les génitrices chiennes, mais pour les mères libres » (Noar 2019, 86). Elle est même dégoûtée « d'imaginer des fluides s'échapper de [s]on décolleté » (Noar 2019, 168) lorsqu'une sage-femme lui explique le processus de la production de lait. Il semble aussi que Clara de Guérin ne veut pas allaiter, ce qu'elle exprime juste après l'accouchement :

La soignante insiste : – Vous avez prévu de la nourrir ?

– Ben oui, forcément...

Nouveau malentendu. Tu ignores encore que, dans le temple du maternel, l'expression nourrir son bébé renvoie quasi exclusivement à l'allaitement au sein. À croire que les mères qui optent pour le biberon choisissent délibérément de ne pas nourrir leur enfant. (Guérin 2018, 1135).

Néanmoins, après l'accouchement, l'héroïne du *Corps d'après* change complètement son point de vue. Elle ne peut plus protéger son enfant à l'intérieur de son corps, sa fille est un entité indépendante. Ses seins se manifestent comme un signe de l'attachement entre la mère et l'enfant, tandis que le lait, « un or blanc » (Noar 2019, 169) qu'ils produisent, symbolise pour elle une nourriture à la fois corporelle et spirituelle⁸. Le fait de pouvoir nourrir sa fille est pour elle une preuve que, malgré son corps mutilé et inhabité, elle est toujours une femme forte et puissante, capable d'aimer et de protéger sa fille :

Subjuguée par la constatation de mon corps amoureux, je ne peux en être que la spectatrice passive. Alors que je tente de retenir la fougue qui me prend à la vue de mon bébé, et cette peur nouvelle de la perdre maintenant qu'elle est à l'extérieur de moi, je ne contrôle plus rien. Face à la terreur, il y a mes seins qui ruissellent en coulées fines jusqu'à mes cuisses et cette petite fille qui bouleverse tous mes acquis, tous mes réflexes. (Noar 2019, 168).

Quant à Clara, son hostilité envers l'allaitement persiste. Elle allaite mais sa décision d'allaiter est forcée par sa fille. Pour Clara, chaque tétée est un attaque du bébé pendant lequel elle devient sa proie qu'il « possède tout entière, goulûment » (Guérin 2018, 085) :

En douze lettres : capitulation.

Action de se rendre à l'ennemi en acceptant sa défaite et en renonçant à ses prérogatives.

Perdre la partie.

Perdre la face.

Perdre son sang-froid.

Perdre.

Se perdre. (Guérin 2018, 1178)

Ce qui est surprenant, c'est le fait qu'elle n'arrive pas à aimer sa fille qui devient pour elle un intrus, un ennemi, un autre. Elle ne ressent aucune affection envers son bébé. En même temps, elle souligne, à maintes reprises, qu'elle ne veut pas être mère, car à cause de sa maternité, elle a perdu son identité : « Être soumise à la loi d'un autre, tu ne peux t'y résoudre. Ni t'y soustraire. Tu es là sans y être, tantôt pur esprit que soulève une secrète mutinerie, tantôt réduite à un corps inerte et comme anesthésié » (Guérin 2018, 1184). Clara est convaincue que lorsque l'enfant annexe ses seins, elle est réduite à « une mamelle intermittente » (Guérin 2018, 1234) et de nouveau dépourvue de son corps.

Bien que les deux héroïnes allaitent leur enfant, l'allaitement éveille chez elles des émotions ambivalentes. Elles éprouvent des difficultés à accepter que leurs seins soient devenus une partie fonctionnelle du corps gérée uniquement par leur enfant. Étroitement liée à leur corporalité, cette expérience affecte également leur subjectivité puisqu'elles ont l'impression de perdre tout contrôle sur leur corps et sont persuadées que leur vie, même après la grossesse et l'accouchement, ne leur appartient pas encore.

Vers une nouvelle vie : le corps féminin

Sans aucun doute, les premiers mois de la maternité sont aussi une période extrêmement dure pour une femme-mère. En tant que mère, elle doit se retrouver dans une situation nouvelle en partageant son corps, son temps et sa relation avec un bébé qui est un être exigeant et égocentrique. Qui plus est, elle doit apprendre à accepter son nouveau rôle et retrouver son identité féminine. Sa relation avec l'enfant est si étroite qu'elle éprouve d'immenses difficultés à être un individu à part. Noar décrit parfaitement une telle symbiose. Dès que sa protagoniste devient mère, elle insiste que : « J'oublie d'avoir froid envie. J'oublie d'être ailleurs. J'oublie d'être moi. Je ne suis qu'avec elle, que pour elle, je suis « Elle ». Rien ne sera plus jamais comme avant » (Noar 2019, 183). Quant à Clara de Guérin, elle essaie à tout prix d'être « une mère ordinaire » (Guérin 2018, 1649). Toutefois, submergée par la peur et l'angoisse qu'elle affronte chaque jour

dès le réveil, elle se considère comme « une incapable, une mère dégénérée » (Guérin 2018, 2112).

Si la narratrice du *Corps d'après* de Noar se perd dans la vie maternelle et se sent unie complètement avec l'enfant, au fur et à mesure, elle commence à s'habituer à cette vie. Enfin, avec le temps, elle réussit à se retrouver quand son mari comprend son changement et ils font de nouveau l'amour :

Ça s'est d'abord passé comme un échec à enterrer, son sexe impossible impuissant, son désir réprimé d'une peur palpable, ses intentions égarées. C'est que je n'étais plus la même à présent, j'avais seule emprunté un chemin nouveau, la tentation de l'égarement m'appelait fatalement. [...] Maintenant, il a compris. Il m'a comprise. Il n'a plus peur de moi ni de lui, de ce vagin déchiré par un bébé qui a fait de nous des inconnus au sexe recomposé. [...] Je me suis sentie femme transformée, écartelée autour de ses doigts, alors que d'abord j'ai eu peur. (Noar 2019, 241–242).

Sans aucun doute, elle arrive finalement à s'apercevoir qu'étant mère elle peut être femme dès qu'elle accepte son corps d'après, son corps maternel :

Mère, je suis là. Même si mon corps abîmé n'a jamais vraiment guéri de ce qu'il a subi. Même si je suis tout entière un corps fait de violence, et c'est bien normal avec toutes ces douleurs qui persistent, douleurs jamais soignées, terreurs jamais pleurées. Je suis tout entière un corps fait de rage empêchée et c'est bien normal avec tout ce que je n'ai pas reçu. [...] Je suis cette mère-là. Corps étouffé, délié avant même d'avoir pu agripper la rive rassurante de cette vie impétueuse. Je suis la mère funambule. Mais je suis là. (Noar 2019, 244–246).

En revanche, Clara n'est pas capable de s'assimiler si facilement à sa nouvelle réalité et, en conséquence, plonge dans la souffrance et le désespoir : « La vie te tombe des mains, elle se brise sans bruit entre tes pieds nus » (Guérin 2018, 1879). L'héroïne de Guérin éprouve des difficultés à s'occuper de sa fille, ne contrôle pas ses émotions et pleure sans cesse. Malgré l'allaitement, elle ne perd pas de poids. Son corps la répugne, elle se déteste en voyant sa silhouette épaisse avec « les cheveux secs et cassants, la peau grasse et terne, les paupières gonflées, les yeux cernés » (Guérin 2018, 1912). Sans doute, elle souffre de dépression dont elle est consciente :

Ainsi, ta souffrance invisible pourrait s'apparenter à une sorte de dépression maternelle. Pour certains, c'est une maladie, pour

d'autres, une crise maturative nécessaire. Pour toi, c'est juste un gouffre, un puits obscur dans lequel tu glisses sans fin, un vide qui t'aspire, une lente noyade. (Guérin 2018, 2699).

À maintes reprises, lors de situations où elle perd le contrôle, elle se souvient de sa mère froide et se nomme « une sale petite garce » (Guérin 2018, 2112) comme l'a fait sa mère. Néanmoins, son attitude change dès qu'elle comprend que son enfance et sa relation épineuse avec sa mère sont à l'origine de toutes les difficultés maternelles, de l'incapacité à établir le lien avec sa fille et du refus de son corps maternel. Elle a besoin de temps pour comprendre, que pour sa fille ce sont « [s]a présence, [s]es mains et [s]a voix qui animent le monde ». (Guérin 2018, 4432)

Quoique les deux femmes-mères des romans analysés vivent la maternité d'une manière différente, elles doivent l'accepter et se retrouver en tant que mère et en tant que femme. Pour retrouver leur identité, perdue durant tous les changements engendrés par la grossesse, l'accouchement et la naissance de l'enfant, elles doivent avant tout accepter leur corporalité et leur corps qui les définissent comme mère et femme. La protagoniste de Noar se redécouvre grâce à sa sexualité, très importante pour elle, mais inexistant pendant la grossesse et après l'accouchement. La protagoniste de Guérin semble s'accepter de nouveau avec son corps maternel dès qu'elle comprend que sa relation avec sa mère est toxique.

En guise de conclusion

Même si, comme le remarque Camille Froidevaux-Metterie, l'un des objectifs principaux des luttes féministes est de « faire advenir un monde où les femmes ne soient plus définie par leur corps » (Froidevaux-Metterie 2021, 9), il semble qu'il est toutefois impossible de rompre ce lien étroit entre l'identité de la femme-mère et son corps. Sans doute, c'est la raison pour laquelle la question du corps maternel et de l'identité féminine sont de plus en plus souvent abordées par la littérature contemporaine qui se concentre sur la thématique maternelle.

Dans les romans analysés, le corps maternel se manifeste à maintes reprises comme une preuve de la *force et de la puissance féminines* et, à la fois, comme la source de l'*aliénation fondamentale* des femmes. L'inacceptation du corps provoque qu'elles ressentent des émotions ambivalentes envers leur nature féminine, leur enfant et le monde qui l'entoure. Bref, la corporalité féminine et la dimension physiologique de la maternité sont strictement liés à l'identité féminine. Le rôle de la femme-mère est de se retrouver dans la vie d'après et de regagner son identité perdue au cours de la grossesse,

l'accouchement et l'allaitement pour que la maternité devienne pour elle une expérience positive, dotée d'une valeur transcendante. L'essence de la maternité est donc d'être à la fois femme et mère.

Notes

¹ La matrescence est une notion qui englobe tous les changements psychiques et physiques affectant une femme qui devient mère. Monique Bydlowski, dans *Devenir mère* souligne que c'est une période d'un grand ébranlement physique et, à la fois, psychique : « lors de l'événement, la femme fait une expérience existentielle à la fois irrémédiable et inconcevable *a priori* » (Bydlowski 2020, 15).

² Introduite par J. Hyvrard, cette notion recouvre « ce qui concerne l'univers de la mère non seulement dans son aspect d'enfantement, ce qu'on appelle habituellement la maternité et qui n'est pas tout à fait la même chose, mais tout l'univers mental s'y rapportant, [...] ainsi que toutes les modifications physiques, psychiques, sociales et culturelles induites dans la vie de la mère du fait de la dite maternité » (Hyvrard 2011, 8).

³ Didier souligne que « [l]a présence de la personne et du sujet impose inmanquablement la présence du corps dans le texte. Et il est bien évident que c'est peut-être le seul point sur lequel la spécificité soit absolument incontestable, absolue. Si l'écriture féminine apparaît comme neuve et révolutionnaire, c'est dans la mesure où elle est écriture du corps féminin, par la femme elle-même » (Didier 1981, 35).

⁴ Il est à noter que Luce Irigaray mentionne ces événements liés à la maternité parmi des événements irréversibles qui marquent la vie d'une femme et qui définissent les étapes de son âge (Irigaray 1992, 129).

⁵ Camille Froidevaux-Metterie, en se penchant sur le temps féminin qui implique aux femmes des modifications à la fois définitives et fluctuantes, remarque que « La chose s'observe au gré des métamorphoses de l'enveloppe corporelle féminine qui n'est jamais la même : d'abord étroites, les hanches s'élargissent alors que les fesses s'arrondissent ; des seins poussent, gonflent puis dégonflent, changent de forme et de taille ; [...] le ventre enfle au moment de la gestation, dans des proportions qui peuvent paraître monstrueuses (une métaphore fréquente chez les femmes), et se rétracte après l'accouchement » (Froidevaux-Metterie 2021, 170–171).

⁶ D'après Simone de Beauvoir, pour une femme enceinte « le fœtus est une partie de son corps, et c'est un parasite qui l'exploite; elle le possède et elle est possédée par lui; il résume tout l'avenir et, en le portant, elle se sent vaste comme le monde; mais cette richesse même l'annihile, elle a l'impression de ne plus être rien. Une existence neuve va se manifester et justifier sa propre existence, elle en est fière; mais elle se sent aussi jouet de forces obscures, elle est ballottée, violente » (De Beauvoir 2003 : 345).

⁷ Elle signale même qu'acceptant l'allaitement, son corps est soumis à l'enfant et ainsi perd non seulement sa liberté mais aussi son identité : « Je voulais être une femme libre parce que les enfants qui têtent les seins des mères, paraît-il qu'ils nous dévorent le corps, et puis qu'ensuite ils nous dévorent la vie et font de nous des mères asservies, des mères empêchées par la toute-puissance des morveux devenus rois » (Noar 2019, 201).

⁸ Une telle valeur mystique était déjà attribuée au lait maternel à l'époque médiévale (Cf. Froidevaux-Metterie 2020, 1198).

Références

- Abécassis, Eliette. 2005. « La maternité, l'écriture et la vie. » In *Rêve de femmes. Colloque Gynécologie Psychologie V*, dirigé par René Frydman et Muriel Flis-Trèves, 117–120. Paris : Odile Jacob.
- Badinter, Elisabeth. 2010. *Le conflit. La femme et la mère*. Paris : Flammarion.
- Bydlowski, Monique. 2020. *Devenir mère*. Paris : Odile Jacob.
- De Beauvoir, Simone. 1976. *Le deuxième sexe II : L'expérience vécue*. Paris : Gallimard.
- Didier, Béatrice. 1981. *L'écriture-femme*. Paris : PUF.
- Froidevaux-Metterie, Camille. 2020. *Seins. En quête d'une libération*. Paris : Anamosa. Kindle.
- Froidevaux-Metterie, Camille. 2021. *Un corps à soi*. Paris : Seuil.
- Guérin, Françoise. 2018. *Maternité*. Paris : Albin Michel. Kindle.
- Hyvrard, Jeanne. 2011. *Essai sur la négation de la mère*. Paris : L'Harmattan.
- Irigaray, Luce. 1981. *Le corps-à-corps avec la mère*. Montréal : Pleine Lune.
- Irigaray, Luce. 1990. *Je, tu, nous. Pour une culture de la différence*. Paris : Grasset.
- Noar, Virginie. 2019. *Le corps d'après*. Paris : François Bourin